



Thomas Morales
Madame est servie !

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Madame est servie !

Du même auteur

Objets masculins : Les essentiels de l'homme, Éditions du May, 2009.

Le break Volvo 240 de mon père, ETAI, 2009.

Mythologies automobiles, L'Éditeur, 2011.

Dictionnaire élégant de l'automobile, Rue Fromentin, 2013.

Lectures vagabondes, La Thébaïde, 2014.

Les Mémoires de Joss B., Le Rocher, 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expressions grandiloquentes. Notre lyrisme nous jouait parfois des tours. Lorsque nous étions dans un bistrot, les gens se retournaient pour voir quels étaient ces zigotos qui parlaient comme dans les films en noir et blanc. Merlin pouvait lancer à la cantonade dans un bar : « Ça va être extravagant ! » Et j'attrapais alors un fou rire. Sur un cahier Moleskine, j'avais un jour recensé quelques formules alambiquées qui sentaient bon le cinéma des années soixante-dix, notre principale source d'inspiration : « Professeur de grec, gardien de la paix ou justicier des faubourgs, tout ça ce sont des rôles, des masques... interchangeables » ; « Madame, on ourdit contre vous » ; « C'est le côté psychologique qu'il faut voir » ; « Mademoiselle, j'ai été positivement charmé » ; et le célèbre « Aurais-je été mystifié ? »

Passé un certain âge, on est ému par les lubies de ses amis. Il avait toujours été là surtout quand je n'allais pas très fort. Une suite d'échecs retentissants avait bloqué ma misérable ascension. J'avais épuisé mon maigre talent dans des journaux qui m'avaient tous remercié les uns après les autres, et pour couronner cette spirale infernale, mon épouse était morte. Il ne me restait plus tellement de solutions. La plus raisonnable aurait été d'en finir, mais là aussi, je manquais d'entrain. Je m'étais laissé peu à peu sombrer ; les mois s'empilaient sans saveur et sans conséquences. Je m'étais presque habitué à cette vie molle. Elle ne glissait même pas entre mes mains, elle me malaxait comme une pâte docile et inerte. Je ne voyais plus personne. Il était le seul que j'avais autorisé à m'appeler ; il parlait peu, sa folie me calmait. Il avait insisté un soir pour que nous sortions avec Fernand, l'inspecteur avait été promu commissaire. Parfois des amitiés naissent sans que l'on s'y attende. Elles vous tombent dessus comme des signes d'espoir fugaces. Fernand avait dû m'amadouer en citant le nom d'un écrivain que je chérissais, et puis balancer le matricule d'une voiture américaine

à la mécanique ombrageuse. Ils m'avaient serré dans leurs filets. Nous pratiquions une amitié distante qui convenait à nos caractères indépendants. Grâce à eux, j'entrais en rémission. Quelques mois plus tard, j'avais eu le déclic en remontant le boulevard Raspail, quand j'avais aperçu au loin, tout là-haut, la crinière majestueuse du Lion de Denfert. Il avait toujours été le seul à me comprendre. Qui, mieux que lui, pouvait partager ma détresse ? Lui, le fauve de la savane emprisonné dans sa robe de bronze, lui, le roi des animaux transformé en agent de la circulation. Nous étions de la même race, nous commencions chacun à accepter notre déchéance. Cette nuit-là, je m'étais planté devant lui, j'espérais qu'il allait me parler, me conseiller. Il s'était tu. Les voitures avaient déserté le XIV^e. La place avait retrouvé son odeur de pavés et son calme de vigie. Le Lion veillait sur ses boulevards d'un œil fatigué. Il se faisait tard. Il avait sommeil. Entre minuit et 3 heures du matin, il en profitait pour dormir. Les journées étaient longues à scruter le ballet de voitures s'enchevêtrant autour de son socle. Parfois il en avait assez, mais où pouvait-il aller ? Il était prisonnier, comme moi. Je n'avais pas envie de le déranger. Il ne pouvait pas régler tous mes problèmes. Il était temps de se coucher. J'allais traverser la place quand je vis une lumière qui venait de l'Observatoire. L'ampoule du phare éclairait par intermittence la façade de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Quelle étrange machine pouvait scintiller par saccades et s'approcher de moi dans un bruit de cymbales ? L'image était assez jolie. Une jeune fille enfourchait un Solex. Dans la nuit noire, elle traversait Paris ; le vent secouait ses longs cheveux et, détail essentiel à ce tableau nocturne, elle portait un imperméable couleur café au lait. Elle ne fit pas attention à moi. Vers quel destin sa pétrolette l'emmenait-elle ? Retournait-elle chez ses parents, dans sa

chambre d'enfant ou retrouverait-elle au petit matin son amoureux dans un lointain pavillon de banlieue ? Son trench-coat m'avait attendri l'esprit, presque apaisé. Cette image m'avait sauvé.

Merlin me refit en détail le parcours d'Audrey. Elle était bien née en Bretagne de parents commerçants ; les débuts à la TNT, ensuite cette saga de l'été et depuis quelques mois, ce rôle de policière. Tout ça, je le savais déjà. Merlin est le Monsieur Plus de l'information : il vous révèle toujours un détail croquant qui donne à ses papiers un fumet goûteux. Il m'apprit que le rôle du lieutenant de police Marie Artaud n'était pas destiné *a priori* à Mlle Croisic mais à une actrice plus installée, Caroline Lombard, une ancienne de la Comédie-Française reconvertie dans le cinéma populaire et qui ne dédaignait pas cachetonner pour la télévision. Ça sentait le mobile en béton. Nous avions affaire à une banale concurrence entre comédiennes. Pour se venger, l'actrice évincée avait supprimé sa concurrente. J'irai rendre visite à cette criminelle après mon voyage en Bretagne. Le plus étonnant était la différence d'âge et de physique entre les deux comédiennes. Caroline Lombard approchait de la quarantaine. C'était une brune de taille moyenne qui avait souvent interprété des mères courage ; Audrey Croisic une grande tige blonde tirant sur la rouquine, qui s'aventurait plutôt sur le terrain des vamps et des salopes de première classe. On n'aurait pas pu trouver femmes plus différentes.

Entre deux lampées de sancerre rouge, Merlin me parla de son fils. Il allait un peu mieux, une opération serait tentée en fin d'année. Nous bavardâmes, la tête enfouie dans une cassolette de haricots tarbais accompagnés d'une saucisse de Toulouse. En sortant de cet établissement, nous plaignîmes les touristes qui s'étaient agglutinés dans les restaurants des alentours, des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vaucresson, un chauffeur majordome et une carte de membre émérite au golf de Saint-Nom. Quelques prestations cinématographiques pour boucler ses fins de mois le distrayaient d'une retraite apaisée sur les greens tondu à ras. À cela, il fallait ajouter des déjeuners à n'en plus finir dans les grands restaurants et, effectivement, des rencontres olé olé. Le papy cinéophile avait mis le grappin sur une jeunette de cinquante-cinq ans encore appétissante. La mémère gérontophile ne crachait pas sur le vieil acteur à la réputation vigoureuse. Ces deux-là filaient le parfait amour clandestin, siestes câlines dans les palaces l'après-midi, qui suivaient ou précédaient des séances de shopping dans les commerces de la place Vendôme. Photos à l'appui, je confirmai les doutes de ma cliente qui affirmait qu'il lui paierait cette énième infidélité. Sa femme semblait connaître cette pouliche à la retraite. Quand je lui tendis les clichés, elle n'eut qu'une exclamation :

– Cette salope de Carla, je m'en doutais, toujours à courir les hommes mariés ! Il y a trente ans, elle faisait déjà ça.

On était en plein vaudeville. Ce triumvirat se connaissait parfaitement. L'Italie avait donc pour moi des parfums de marivaudage, de portes qui claquent et de draps souillés. J'aurais tellement aimé que ma fiancée m'accompagne, mais elle était restée bloquée à Paris derrière son barreau à traiter des affaires de divorces qui finissent mal.

Je pris le premier avion pour Rome. Samira me fit la gueule, elle ne supportait pas de rester seule au bureau. J'étais comme un coq en pâte au milieu de mon harem imaginaire. On s'inquiétait de me voir partir deux jours à l'étranger. J'étais choyé comme un enfant malade. À l'aéroport, j'eus un appel de Mme Croisic qui avait fouillé la chambre de sa fille. Des lettres lui avaient semblé bizarres. Elle préférait m'en avertir. La jeune

Audrey avait entretenu une relation épistolaire avec un garçon, selon sa mère un camarade de faculté. Il y avait une quinzaine de lettres qui dataient d'avant son départ pour la capitale et les débuts de sa carrière. Les dernières étaient particulièrement touchantes. La mère d'Audrey ne voulait pas avertir la police. Ce garçon, elle le connaissait, il était même présent le jour de l'enterrement. Un gentil gars sans histoires, d'après elle. Ce rebondissement ne m'inquiétait pas outre mesure. Audrey, avec son physique d'amazone, avait dû faire chavirer la tête à une ribambelle de jeunes hommes en chaleur. Pas de quoi fouetter un sado-maso. Je la rassurai et lui mentis en prétendant que je ne négligerai aucune piste, celle-là en particulier. Je partais en Italie pour deux jours, à mon retour je la recontacterai. Elle raccrocha en forçant sur un « merci » qui se voulait chaleureux, presque amical. Décidément, chez les Croisic, on avait le goût de la séduction. Le voyage dura une heure et demie. Je m'endormis profondément dès le décollage. J'essayai dans ma tête de remettre en ordre tous les événements, de ne négliger aucune piste : la mort d'Audrey, la piste avortée du photographe recéleur, l'enterrement à Kermadec, la visite dans le manoir familial, mes doutes sur Caroline Lombard et, depuis quelques minutes, un amant éconduit sorti d'un vieux paquet de lettres jaunies.

Je repensais à une affaire qu'Antoine Massard m'avait racontée au début de ma carrière de détective. C'était un ancien flic reconverti dans la surveillance privée – un classique des années quatre-vingt-dix. La police nationale a toujours mal payé ses fonctionnaires, les sirènes du privé en avaient harponné quelques-uns, et pas les plus manchots. Massard s'était depuis recyclé en auteur à succès. Il avait même revendu les droits de son histoire pour le cinéma. Il était consultant sur des films, son

travail consistait à canaliser l'imagination débordante des scénaristes pour la faire entrer dans l'entonnoir de la réalité. Son affaire était toute simple à la base : une femme avait été retrouvée morte, noyée dans un étang de la région parisienne en plein hiver. Pas le genre de baignade volontaire par moins dix degrés Celsius. C'était un crime, mais tout le monde pataugeait. Elle était directrice d'une banque dans les Yvelines. Alors chacun y était allé de sa théorie. Les explications les plus extravagantes avaient alors circulé. On s'était d'abord intéressé à son entourage, puis à son voisinage et là, à deux cents mètres de chez elle, habitait une famille dont le fils aîné avait fait de la prison pour des chapardages. On l'avait interrogé, on avait même imaginé un temps qu'elle et lui entretenaient une liaison, qu'il voulait dévaliser sa banque et qu'il avait fini par la tuer. On nageait en plein roman à suspense. Rien de sérieux n'avait pu être retenu contre ce fils aux mains seulement baladeuses. D'autres versions encore plus farfelues avaient fait la une des journaux. Un collègue jaloux de la promotion soudaine de la victime aurait voulu se venger, il l'aurait entraîné dans ce bois pour l'occire. D'autres encore avaient évoqué des liens avec la pègre corse car la noyée passait ses vacances dans un village près de Corte. Plusieurs mois s'étaient écoulés quand Massard avait repris en main le dossier. Mû par un flair de terrier, il s'était intéressé au passé de la défunte. Il était remonté très loin, jusqu'à son adolescence. Elle habitait un village de Corrèze. Ses parents y vivaient encore. Massard avait donc rendu visite à ses vieux qui ne s'étaient jamais remis de la mort de leur fille unique. Il avait longtemps bavardé avec eux, enfin suffisamment pour que les langues se délient, qu'on s'habitue à la présence du flic. Le père était fier de sa gamine, il l'avait poussée à passer le bac et, dans le coin, elle faisait figure d'érudite. Maintenant il regrettait qu'elle soit partie de la région, enfin, c'était la vie. La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La batterie de mon portable s'était éteinte à Rome. Pendant que je buvais du vin pétillant et que Caroline Lombard mettait fin à ses jours, ça s'agitait dans le Finistère.

J'avais rappelé dans la foulée la mère Croisic qui était complètement affolée. Il s'était passé une chose horrible. Cette grande gigue avec ses airs de châtelaine irlandaise avait complètement craqué. Je lui promis d'arriver au plus vite. Je saluai Samira et repartis de suite, tel l'infatigable VRP, le stakhanoviste du Paris-Brest. Je n'avais même pas ouvert mon sac de voyage. Il fallait se farcir les six cents kilomètres de paysages désolants.

La route avait été longue, trop longue. Je peinais à garder le cap avec mon break au design instable. À chaque bourrasque, j'étais déporté d'un bon mètre. Il avait plu sans débander. Le taux de suicide record, l'alcoolisme atavique et la morosité ambiante s'expliquaient par ce climat chafouin qui rejetait les étrangers et minait le moral des autochtones. Quand, par chance, au bout d'efforts incommensurables, vous vous retrouviez nez à nez avec l'océan, vous oubliez les galères du trajet. Les vagues se fracassaient avec entrain sur les rochers, l'écume moussait abondamment, les mouettes criaient leur désespoir et de valeureux pêcheurs sur des embarcations de fortune jouaient leur vie pour ramener quelques kilos de poissons. La Bretagne se méritait.

Je maudissais cette deux-voies anachronique. Pourtant, arrivé devant cette fournaise iodée, ce déchaînement de la nature, cet acte gratuit et puissant, ma colère s'estompait. J'atteignis le manoir à la nuit noire. Ce n'est pas la larbine qui vint m'ouvrir mais Mme Croisic en personne, la mine lasse, le cœur en bandoulière. Elle n'avait plus cette allure de cavalière internationale, elle portait un gilet trop long dont le bout de la

ceinture traînait par terre. Elle s'était munie d'une paire de lunettes, ce qui lui adoucissait le visage. Elle me souriait. J'étais la bouée de sauvetage de ce couple à la dérive. Elle me fit entrer dans un salon et me raconta les dernières vingt-quatre heures. Son compte rendu avait duré une heure, je l'avais laissé parler, se défouler, déverser sa rancœur. Elle adorait sa fille, elle lui passait tous ses caprices. En revanche, son mari avait vu d'un mauvais œil cette envie soudaine de cinéma. Il avait tenté de la dissuader de se lancer dans cette carrière. Elle avait insisté et il avait lâché du lest, comme tous les pères. Il avait toujours assuré une rente régulière et conséquente à sa fille unique, de quoi payer son loyer et ses sorties. Elle n'avait manqué de rien. Il en voulait à sa femme d'avoir poussé Audrey sur cette voie-là. N'étaient-ils pas heureux avec leur affaire en Bretagne et leur petite inscrite à l'université ? Le père Croisic était un homme de la terre, superstitieux et féodal, qui avait senti que les lumières du cinéma ne lui apporteraient que du malheur. Malgré son costume en tweed et son flegme britannique fabriqué à la Samaritaine, papa Croisic n'avait pas le goût du travestissement. Maman Croisic, comme beaucoup de mères, avait projeté sans peine ses rêves de grand écran dans la tête de sa fille. Elle aurait aimé devenir actrice, la vie en avait décidé autrement. Elle avait tout fait pour la pousser dans ce monde-là. C'était sa revanche à elle sur le destin qui l'avait enfermée dans un manoir paumé au bout du monde. Elle avait conscience que son histoire était dramatiquement banale et d'un ressort psychologique pathétique. Enfin, je n'étais pas venu jusqu'ici pour entendre une mère s'épancher. Son coup de fil n'avait rien de désintéressé. Elle était en panique totale pour la simple et bonne raison que papa Croisic dormirait cette nuit au commissariat de Brest, dans une cellule capitonnée qui lui rappellerait le début de sa carrière quand il écumait la Bretagne au volant d'un vieux

camping-car, essayant de refourguer son matériel agricole à des paysans illettrés et sans le sou. Il avait commencé par le plus dur, les accueils au petit matin à la chevrotine dans des cours de fermes abandonnées de la province du Léon. Il avait tenu bon, alors maintenant, le château, les costards sur-mesure et cet air hautain étaient une façon ridicule de se protéger, de faire croire que l'on est un autre homme. Depuis qu'il avait enfilé l'uniforme du manager local, il déprimait ; au fond de lui, il regrettait comme tous les bons vendeurs ses années de conquête. Il était arrivé à ce qu'il avait toujours désiré, devenir un notable, un respectable chef d'entreprise. Dans son âme, il resterait toujours un aventurier qui prend plaisir à vendre une babiole, un râteau, un groupe électrogène, une remorque... Peu importe le flacon, seule l'ivresse de la négociation comptait pour lui. Mme Croisic me raconta dans le détail l'interpellation de son mari.

– Avant-hier soir, nous avons reparlé de cette histoire de lettres d'amour. Vous savez, je vous en avais touché un mot au téléphone. Il a voulu les lire. Je l'ai laissé tout seul dans son bureau. Et puis sur le coup de 11 heures, j'étais déjà couchée. Il est venu me dire au revoir. Ce n'est pas son habitude, nous faisons chambre à part depuis qu'Audrey est partie. Il m'a dit qu'il avait oublié quelque chose au magasin, qu'il ferait juste l'aller-retour, que je ne devais pas m'inquiéter. J'ai senti qu'il allait faire une bêtise, mais je me suis endormie. J'ai été réveillée ce matin vers 9 heures par un coup de fil du commissaire de police en personne. Nous le connaissons bien, il est venu plusieurs fois dîner avec son épouse à la maison.

Mme Croisic semblait affolée à l'idée que son mari dorme cette nuit encore au commissariat de police. Après m'avoir raconté son histoire, j'ai passé plusieurs appels pour me rencarder. Papa Croisic avait eu un coup de chaud, il s'était persuadé dans son bureau, à la lecture des missives d'amour, que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur mon bureau. Elle avait une fâcheuse manie de dessiner des cœurs sur mes chemises cartonnées. Quand un client arrivait, c'était d'un goût douteux : il se demandait dans quelle maison de fous il était tombé. Derrière ses gamineries d'adolescente, Samira avait, en un après-midi, constitué un dossier assez complet. Je ne pouvais plus travailler sans elle. Ma vie était désormais régentée par ces deux femmes, l'une pour le plaisir, l'autre pour le travail. Je reprenais mon enquête là où je l'avais laissée à mon retour de Rome, c'est-à-dire sur la piste des deux acteurs qui avaient travaillé à la fois avec Caroline Lombard et Audrey Croisic ; c'était ma seule chance de trouver un indice. J'avais conscience une fois de plus de la maigreur de mes informations. J'étais pourtant persuadé qu'un lien unissait les deux actrices et qu'il fallait chercher dans leurs relations communes. Qui, mieux que Jean Tuffot et Marilyn Godard, pouvait m'éclairer sur la personnalité des deux disparues ? Ils avaient été des partenaires réguliers des deux comédiennes, notamment dans *Flics pour la vie*. Samira avait réalisé un press-book qui revenait sur la carrière des deux saltimbanques. Jean Tuffot avait commencé par se faire connaître du grand public au café-théâtre. C'était un acteur d'une cinquantaine d'années abonné aux rôles de commissaire de police ou de préfet hors cadre, une version moderne du regretté Jacques François. Tuffot avait participé à quelques longs métrages mais son visage était surtout populaire à la télévision. En parallèle, il menait une carrière dans le théâtre de boulevard. Ce n'était pas une star internationale, mais tout le monde le connaissait et l'appréciait. Il avait été aux côtés des intermittents du spectacle lors d'un conflit assez médiatisé, il votait à gauche, du moins au Parti socialiste, il adhérait à la ligue des Droits de l'Homme, il était irréprochable. Son consensualisme aurait pu en agacer certains, mais il bénéficiait toujours d'une bonne image. Il avait

habilement navigué dans les eaux troubles du show-business. Samira avait réussi à me trouver, je ne sais par quel miracle, son portable personnel et surtout le nom de son hôtel, un relais-châteaux dans l'Eure-et-Loir où il avait déposé ses valises le temps d'un tournage.

Je pris l'autre pochette, qui portait le nom de Marylin Godard. Par instinct, elle m'inspirait. Depuis la révélation sur la sexualité d'Audrey, je dirigeais mon enquête vers la gent féminine, pensant que les hommes n'avaient rien à voir dans ce calvaire cathodique. La même Godard avait officiellement une trentaine d'années, en réalité quarante-deux. C'était une tête bien connue du petit écran. Elle avait joué durant six ans la femme d'un industriel dans une série qui s'intitulait *Le pouvoir des nantis*, une sorte de *Dallas* à la française racontant les vicissitudes d'une riche famille d'entrepreneurs du nord de la France. Marylin Godard était un clone de Sue Ellen. Dans la série, elle avait sombré dans l'alcool, trompé son mari qui avait fini par mourir, avait repris son affaire, était devenue une femme influente, avait épousé un jeune avocat qui avait trouvé la mort dans un accident de voiture et, pendant son deuil, avait retrouvé son amour de jeunesse, un artiste peintre paumé. La série en était à sa sixième saison et avait captivé la ménagère. Selon les indiscretions de la production, une septième saison était dans les tuyaux. Marylin Godard, ou plutôt Véronique Rivière à l'écran, se lancerait en politique. Les téléphages piaffaient d'impatience. Dans le civil, Marylin Godard menait une vie rangée ; elle était mariée à un producteur de documentaires depuis cinq ans. On ne lui connaissait aucune histoire croustillante à part une relation avec un chanteur au tout début de sa carrière, une passade qui lui fit faire un disque, un 45-tours ayant comme titre phare *On danse à Bormes-les-Mimosas*, que les émissions de télé lui ressortaient à chaque fois qu'elle

était invitée.

J'étais sec. Sur le papier, mes deux comédiens n'avaient rien du *serial killer* classique, pas d'antécédents psychiatriques, ce qui était rare pour des acteurs, et aucune perversité apparente. Il y avait matière à creuser. Avant d'appeler Tuffot, je passai un coup de fil à Merlin, mon indicateur préféré. Il était en bouclage, n'avait pas une minute à lui et la tête bougonne des jours pluvieux.

– Qu'est-ce que tu veux ? m'asséna-t-il comme il aurait hélé un vulgaire pigiste.

– Voilà comment tu reçois tes vieux amis ? lui rétorquai-je.

– Je n'ai pas le temps. Nous avons fait une interview du ministre de l'Intérieur et, à la relecture de son papier, il a corrigé quasiment toutes ses réponses. Ils nous font chier, les politiques. Ce sont des pantins. Ils sont conseillés par une bande de malfaisants qui gouvernent avec des sondages et des opérations de com'. Moi, j'en ai rien à foutre, je ne vote plus depuis longtemps. Bon, dis-moi quand même, tu as besoin de quoi ?

– Tu as eu des nouvelles sur la mort de Caroline Lombard ?

– Demain paraît un papier de notre spécialiste cinéma. Ça tombe bien, il a commencé dans le métier comme fait-diversier, ça lui sert en ce moment. C'est un suicide, ce qu'il y a de plus classique. Pour les motivations, c'est mystère et boule de gomme. Allez, tchao...

Et il raccrocha.

Merlin mesurait 1,60 mètre. Il portait une barbe qui le rajeunissait, il faisait penser à ces créatures bizarres échappées des contes d'Andersen. Son apparence physique pouvait rebuter les natures fragiles. Il avait pourtant réussi à former un couple dépareillé avec une jolie Cambodgienne au teint de porcelaine. Leur assemblage était presque comique. Lui, petite teigne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

existence. Au début, elle m'avait laissé prendre mes marques, comprenant ma réticence à m'engager ; l'année écoulée jouait en sa faveur. Il fallait dorénavant que je saute le pas. J'avais beaucoup réfléchi et j'étais prêt à lui dire : « Vivons ensemble ! » Le cap était périlleux. J'étais veuf, j'avais quinze ans de plus qu'elle et j'étais lucide. Au moins, j'étais persuadé d'une chose, elle ne m'épouserait pas pour ma fortune. Mon affaire commençait à tourner depuis seulement six mois. Je m'étais endetté et je n'avais pas de patrimoine personnel. Mon avocate aimait décidément le risque. Je ne perdais pas mes cheveux comme la plupart des camarades de mon âge, même si ma crinière s'argentait au fil des mois, voire des heures, et ma surcharge pondérale augurait de futurs problèmes cardiovasculaires. Elle n'avait pas eu de nez pour débusquer un parti en aussi piteux état. Je crois pourtant qu'elle m'aimait. Par chance, je n'avais pas d'enfants. Je voyais déjà le jour où elle me demanderait de lui en faire. Nous nous étions séparés avec cette impression que Paris nous appartenait. Elle avait les cheveux en bataille, son chemisier ouvert, les yeux fatigués. Je ne l'avais jamais trouvée aussi désirable.

Je pris le chemin du bureau et lui redis que notre avion partait ce soir d'Orly-Ouest. Je marchais seul sur le boulevard Raspail. Les camions poubelles s'activaient dans les rues, les kiosques ouvraient, les comptoirs s'éclairaient, le métro se remplissait, la vie recommençait et j'avais envie de croire en ma bonne étoile. J'avais relevé le col de mon imperméable. J'avais mal au dos ; j'avais tenté une figure acrobatique au cours de la nuit, ces actes d'héroïsme dérisoire n'étaient plus de mon âge. Elle avait ri. Je l'aimais pour son rire sonore qui remplissait la chambre, qui me rassurait et me donnait envie de lui faire des enfants. Je ne pensais plus à l'enquête et pourtant je devais

absolument retrouver l'assassin d'Audrey. Revenu à mon bureau, j'eus l'idée de passer un coup de fil à Marilyn Godard. Il était 8 heures. Je laissai sonner le téléphone au moins dix coups avant qu'enfin, quelqu'un décroche.

– Oui, allô ?

La voix était pâteuse et un poil agacée.

– Excusez-moi de vous déranger à cette heure si matinale, fis-je tel le puceau moyen avant d'exhiber sa virilité triomphante.

– Vous êtes qui ?

– Beaumont, Joss Beaumont.

– Ah, monsieur Beaumont, vous ne pouvez plus me quitter. Vous ne seriez pas un harceleur par hasard ? Que puis-je faire pour vous ?

– Eh bien, parmi vos amis comédiens qui gravitaient autour d'Audrey ou de Caroline, vous ne connaissiez pas un Normand ?

– Quelle drôle de question ! Un Normand ? Attendez que je réfléchisse... Tuffot n'est pas normand ; non, il est picard. Quand j'ai débuté, il y avait plein de filles qui venaient du conservatoire de Rouen ou de Caen mais aucune n'a fait carrière. J'ai connu une camarade de classe dont le père était médecin à Avranches. Non, sérieusement, je ne vois pas. Mais pourquoi ?

– Comme ça, simple curiosité, peut-être une piste. Ce n'est pas grave. Excusez-moi encore pour le dérangement.

– Monsieur Beaumont, vous m'appelez à 8 heures et ce n'est pas grave ? Vous rigolez !

J'étais prêt à raccrocher quand, dans un sursaut de mémoire, elle me cria dans le combiné :

– Marcel Duchamp, oui, Marcel Duchamp !

– C'est qui, ce Marcel Duchamp ?

– Un ingénieur du son, un type très charmant qui habite

Étretat, juste derrière le musée Maurice Leblanc. Je m'en souviens maintenant parce que nous avons fait un tournage dans la région et pour fêter la fin de l'aventure, il nous avait tous invités dans sa grande maison, le genre atelier de menuisier aménagé en loft d'architecte. Il doit être chez lui en ce moment car il travaille presque exclusivement avec Ray. Depuis l'arrêt du film en Italie, il attend sûrement un nouveau contrat.

Je la remerciai et me jetai sur cette seule piste. Une visite de courtoisie s'imposait. Il était 8 h 15. Je prévins mon avocate de ce voyage surprise. Elle me dit que j'étais son VRP préféré. La route s'était dégagée après le triangle de Rocquencourt, aussi dérégulateur que celui des Bermudes. Les falaises de craie n'étaient qu'à deux heures de la capitale. Je l'avais, mon assassin, tout concordait : un Normand, une relation de cinéma, probablement au courant de la liaison entre les deux actrices. Je me l'imaginais parfaitement ce technicien invisible parmi les stars. Il avait dû préparer son coup depuis longtemps, sa haine des starlettes qui ne lui jetaient même pas un regard enflait à chaque tournage. Peut-être était-il secrètement amoureux de l'une d'entre elles ? Le spectacle de leur union l'avait rendu fou. Les experts de la PJ n'auraient plus qu'à prélever la terre de ses bottes pour le démasquer. Et voilà comment Beaumont clôture une enquête, avec tact et perspicacité. Bientôt, on enseignera la méthode Beaumont dans les écoles de police, un mélange de flair, d'intuition et de raisonnement savant. Je divaguais à l'entrée d'Étretat. Dans ma tête, j'étais soulagé d'avoir enfin trouvé le tueur. Ma première idée, la piste cinématographique, avait été la bonne. Je me méfiais quand même, il s'était particulièrement acharné sur le corps d'Audrey. Le garçon était sûrement armé, replié dans son bunker. Il devait avoir la cinquantaine tapante, l'œil chassieux, le cheveu gras, la panse branlante. Il portait probablement des jeans trop larges et des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vitesse, tu respectes le code de la route et ne t'avise surtout pas de tenter quelque chose tout seul. Nous allons le coincer en douceur.

Il me restait une dizaine de bornes avant d'atteindre l'aire de Villabé. Je priais pour que le garçon ne se doute de rien ; j'avais continué à rouler de façon normale sans alerter sa vigilance. Je me forçais à ne pas trop regarder dans le rétroviseur. Il était toujours derrière moi. Nous approchions de Villabé et, dans ma tête, je repensais aux insultes au téléphone, au mot sur mon pare-brise ; ce type voulait me faire la peau. La théorie du maniaque que je réfutais depuis le début de l'enquête était certainement la bonne piste. Un pauvre mec qui s'est pris de passion pour l'actrice Audrey, il la file, et puis un soir, il craque, entre chez elle et la supprime. Ça se tenait. J'avais inventé des histoires de rivalités où il était question de cinéma, de producteurs, d'audimat et de jalousie. Nous étions devant une banale affaire d'agression. Il devait se douter de quelque chose car il m'avait laissé le distancer. Pourvu qu'il ne m'abandonne pas si près du but. La seule chance de le coincer en flagrant délit était qu'il poursuive sa chasse. Le panneau « Aire de Villabé » indiquait 2 000 mètres, à un moment j'ai cru qu'il m'avait dépassé. C'était un couple de vieux Hollandais dans une BMW du même millésime. Il était toujours là. Je n'en menais pas large, je me demandais surtout comment Tabourin de son bureau de la Tour pointue avait pu lancer une opération à quarante kilomètres de là, en aussi peu de temps. Villabé, 1 000 mètres, nous allions être fixés ; je mis mon clignotant, fidèle à mon civisme routier. Bingo, le garçon m'emboîta le pas et fit de même. Je me dirigeai vers une pompe à essence. Par chance il y avait peu de monde : un routier portugais et un car de retraités aux couleurs de la Charente-Maritime. Je m'approchai de la pompe, il n'était plus

qu'à vingt mètres de moi et là, alors que j'étais presque à l'arrêt, je remis un coup de première qui fit crisser mon break peu habitué à autant de brutalité. Avec un léger temps de latence, la mécanique suédoise réagit et je fus presque déporté, obligé de tenir fermement mon volant à deux mains. L'arrière de mon véhicule faisait la danseuse, je réussis à m'arracher de l'espace réservé aux pompes et pris la sortie de l'aire à presque 80 km/h. Mon poursuivant ne mit pas longtemps à me rattraper, mais j'avais tout de même assez d'avance pour quitter la bretelle qui me ramenait directement sur l'autoroute. Il était cent mètres derrière moi, j'entendais son six-cylindres faire des vocalises et cravacher pour revenir sur moi. Une fois engouffré sur l'autoroute, j'aperçus une voiture de police qui barrait la sortie de l'aire de Villabé. J'étais sauvé. Je continuai sur plusieurs kilomètres avant de rebrousser chemin en sens inverse. La BMW n'était plus derrière moi.

Cinq heures plus tard, dans un bar de Saint-Michel, Fernand Tabourin me racontait la scène avec plus de détails. Pour faire simple et nous éviter de répéter la même chose à la presse, François Merlin nous accompagnait, un carnet de notes à la main. Nous lui devons bien ce scoop.

– Quand tu es sorti de l'aire de Villabé, c'est là que les choses sérieuses ont commencé. Je n'y étais pas, je suis arrivé comme toi, une demi-heure plus tard. Le commandant de gendarmerie m'a raconté le carnage. La brigade de l'Essonne a réagi très rapidement après mon appel. Je lui avais donné le signalement de ta voiture et celui de Thibault Vernon, ton agresseur, aujourd'hui décédé. Ils t'ont laissé passer et une voiture a surgi pour lui barrer la route. Derrière, une autre voiture banalisée avait fermé l'accès à l'aire d'autoroute. Il était pris en tenaille et il l'a compris très vite, mais il ne s'est pas

démonté, il a essayé de forcer le barrage. Les gendarmes ont eu le temps de sortir de leur véhicule et de se jeter dans le fossé, il n'y avait malheureusement pas assez de place pour deux voitures. La BMW a percuté l'arrière d'une Renault 21 Nevada et il a continué sur plusieurs mètres sa dérive. Là, une autre unité mobile a tiré sur la voiture qui est venue s'exploser dans le rail à faible allure. Mais il était mort, une balle lui avait traversé le thorax.

– C'était qui, ce type ? demanda alors François Merlin qui n'avait pas perdu une miette du récit.

Moi, je me remettais tout juste de mes émotions. J'étais plus à l'aise dans le registre des successions crapuleuses que dans celui des courses-poursuites qui finissent en feu d'artifice.

Le commissaire Tabourin nous éclaira sur l'identité de Thibault Vernon.

– C'est bien l'assassin d'Audrey Croisic. Nous avons retrouvé dans son appartement en banlieue de Rouen le couteau qui a servi à découper le visage de l'actrice. Ce gamin, car il était seulement âgé de vingt-deux ans, travaillait dans un grand restaurant de Normandie. Il était cuistot. Bosseur et inconnu des services de police d'après les premiers éléments de l'enquête. Il a dû fantasmer sur l'actrice et on ne saura jamais ce qui lui est passé par la tête. Enfin, voilà une affaire close qui soulagera les parents Croisic. Finalement, Joss, c'est grâce à toi que nous l'avons découvert. Tu as servi d'appât sans le savoir.

– Justement, comment a-t-il connu mon existence ?

– Pardi, il a lu les journaux ! Ton nom a circulé. Il a dû avoir peur que tu le retrouves, il a préféré de tuer avant.

Cette explication ne m'avait pas tellement convaincu, mais avec l'âge, ma soif de vérité s'était estompée. Enfin, pas complètement...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'elle était la responsable de ce sordide plan. C'est bien elle qui avait demandé à Thibault de tuer Audrey Croisic. Il ne pouvait rien lui refuser, il était amoureux d'elle depuis l'école hôtelière, et pas du tout de la jeune actrice. Sur la photo de classe tendue par le directeur, j'avais immédiatement reconnu cette jeune femme à la peau blanche et au regard sombre. Elle semblait si énigmatique... Pendant que Thibault Vernon suivait des cours de cuisine, elle avait été formée aux métiers de gouvernante. En sortant de l'école, elle avait travaillé dans un palace à Deauville, où elle avait rencontré Audrey Croisic lors d'un festival. Les deux femmes s'étaient aimées et l'actrice avait recommandé à ses parents cette jeune gouvernante qui pourrait se charger de l'intendance générale du manoir. Il n'était pas rare que certains diplômés travaillent pour des chefs d'entreprise. Dans sa folie des grandeurs, papa Croisic avait trouvé l'idée formidable d'embaucher une servante de luxe. Peu à peu, il se hissait au sommet de l'échelle sociale. La jeune fille avait accepté, les conditions étaient bonnes, elle avait obtenu un week-end libre sur deux et pouvait ainsi retrouver à Paris son actrice préférée. Sauf que la carrière d'Audrey Croisic était lancée, qu'elle était de plus en plus sollicitée et qu'elle avait fini par délaisser la jeune servante. Celle-ci le supportait de moins en moins. Un jour, Audrey lui avait avoué sa relation avec Caroline Lombard. Elle venait de signer son arrêt de mort. Thibault Vernon avait été le bras armé de cette vengeance amoureuse.

Dans l'avion qui me ramenait sur Paris, j'essayai d'imaginer quelle était la véritable personnalité d'Audrey qui entretenait une relation à distance avec sa servante, avec Marc Picard, qui séduisait les producteurs et qui aimait une autre actrice. Je ne savais plus s'il fallait la plaindre ou la blâmer. Le destin s'était chargé de trancher. Elle était pourtant si jeune, avec son faux air

de Nicole Kidman.

Table

Chapitre I

« *Je m'voyais déjà* »

Chapitre II

« *Une femme avec une femme* »

Chapitre III :

« *J'irai revoir ma Normandie* »

Chapitre IV :

« *Je veux découvrir ton visage où l'amour est né* »

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France